

Les Syrtes **(1883-1884)**

Jean Moréas

JEAN MORÉAS

LES SYRTES

(1883-1884)

NOUVELLE ÉDITION

Syrtis inhospita.

Ovide.

Incerta Syrtis.

Sénèque.

Le péché me surmonte, et ma peine est si grande Lors que
mal-gré moy-mesme il triomphe de moy...

Ogier de Gombaud.

PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1892

Tous droits réservés.

L'auteur a peu d'amitié aujourd'hui, non seulement pour cet essai de sa jeunesse, mais même pour un autre de ses ouvrages, plus accompli: *Les Cantilènes*. Il dira donc qu'il consent à laisser réimprimer *Les Syrtes*, uniquement pour ce que ces vers marquèrent à leur apparition la première hardiesse d'une École poétique éphémère, mais qui fut alors légitime et qui s'éteint, ayant préparé, par quelques-unes de ses qualités et par beaucoup de ses défauts, ce renoûment de la tradition classique qui est le but de l'Ecole Romane.

Paris, mai 1892.

REMEMBRANCES

Dans l'âtre brûlent les tisons, Les tisons noirs aux flammes roses;
Dehors hurlent les vents moroses, Les vents des vilaines saisons.

Contre les chenets roux de rouille, Mon chat frotte son
maigre dos.

En les ramages des rideaux,

On dirait un *essaim* qui grouille: C'est le Passé, c'est le
Passé Qui pleure la tendresse morte.

C'est le bonheur que l'heure emporte Qui chante sur un ton
lassé.

I

Là-bas, où, sous les ciels attiques, Les crépuscules radieux

Teignent d'améthyste les Dieux Sculptés aux frises des
portiques; Où dans le feuillage argenté

Des peupliers aux torses maigres, Crépitent les cigales
aigres

Ivres des coupes de l'Été;

La-bas, où d'or fin sont les sables Et d'azur rythmique les
mers,

Où pendent les citrons amers

Dans les bosquets impérissables, La Vierge aux seins
inapaisés

Plus belle que la Tyndaride,

Fit couler sur ma lèvre aride

Le dictame de ses baisers.

II

D'où vient cette aubade câline Chantée—on eût dit—en
bateau, Où se mêle un pizzicato

De guitare et de mandoline?

Pourquoi cette chaleur de plomb Où passent des senteurs
d'orange, Et pourquoi la séquelle étrange De ces pèlerins à
froc blond?

Et cette Dame quelle est-elle, Cette Dame que l'on dirait

Peinte par le vieux Tintoret

Dans sa robe de brocatelle?

Je me souviens, je me souviens: Ce sont des défuntes
années,

Ce sont des guirlandes fanées

Et ce sont des rêves anciens!

III

Parmi des chênes, accoudée
Sur la colline au vert gazon,
Se dresse la blanche maison,
De chèvrefeuille enguirlandée.

A la fenêtre où dans des pots
Fleurit la pâle marguerite,
Soupire une autre Marguerite:
Mon cœur a perdu son repos...

Le lin moule sa gorge plate
Riche de candides aveux,
Et la splendeur de ses cheveux Ainsi qu'un orbe d'or éclate.

Va-t-elle murmurer mon nom?

Irons-nous encor sous les graves Porches du vieux burg de
burgraves?

Songe éteint, renaîtras-tu?—Non!

IV

Hautes sierras aux gorges nues, Lacs d'émeraude et de lapis,

Isards dans les fourrés tapis, Aigles qui planez par les nues;
Sapins sombres aux larges troncs, Fondrières de l'Entécade

Où chante la fraîche cascade

Derrière les rhododendrons;

Et vous talus plantés d'yeuses, Irai-je encor par les sentiers
Mêlant les rouges églantiers

A la pâleur des scabieuses?

Dans les massifs emplis de geais Mènerai-je encore à la
brune

La Catalane à la peau brune,

Au pied mignon, à l'œil de jais?

V

En jupe de peluche noire
Avec des chapeaux tout fleuris.
Mes folles amours de Paris
Chantent autour de ma mémoire.

Elles ont des cheveux d'or pur, Et sous les blanches
cascatelles Des guipures et des dentelles
Des seins de lis veinés d'azur.

Avec une audace espagnole,
Ma gourmande caresse n'a-t-elle aux genoux de Rosina
Moqué les verrous de Barthole?

N'ai-je pas promené ma main
Avec des luxures d'artiste
Sous des chemises de batiste
Embaumant l'ambre et le jasmin?

Contre les chenets roux de rouille Le chat ne frotte plus son
dos.

En les ramages des rideaux

On n'entend plus d'*essaim* qui grouille.

Dans l'âtre plein de noirs tisons, Éteintes sont les flammes roses; Et seuls hurlent les vents moroses, Les vents des vilaines saisons.

BOUQUET A LA GRÆFIN

Parc ducal. Le ciel fige en du smalt les branches.

Dans les nids, gazouillis d'oisels et d'oiselles.

Seigneurs très chamarrés, gentes damoiselles.

Des fleurs rouges, des fleurs jaunes, des fleurs blanches.

Cheveux longs à la brise épars, courbes hanches.

Vos lèvres s'irisaient de vin de Moselle.

J'ai humé longuement vos yeux de gazelle, Derrière les buissons piqués de pervenches.

Vieux chambellan gâteux en culotte courte, Vous offrit, sur
un plat d'argent, de la tourte, Avec un madrigal suranné,
Græfin;

Il vous baisa le bout de votre main lisse; Vous lui fîtes, je
crois, des yeux en coulisse Et vous ne sûtes point que
j'avais le spleen.

OTILIE

Des lèvres de bacchide et des yeux de madone, Des sourcils
bifurqués où le Diable a son pleige; Ses cheveux vaporeux
que le peigne abandonne Sont couronnés de fleurs plus
froides que la neige.

Vient-elle de l'alcôve ou bien de l'ossuaire, Lorsque ses
mules d'or frôlent les dalles grises?

Est-ce voile d'hymen ou funèbre suaire, La gaze qui palpite
aux vespérales brises?

Autour du burg, la lune, aux nécromants fidèle, Dore les
bleuités des profondes ramures.

Et l'on entend frémir, ainsi que des coups d'aile, Des
harpes, dans la salle où rêvent les armures.

ODE

I

Seins des femmes! ô seins de lis! ô seins de nacre!

Vos rythmes indolents dorlotent nos blessures.

Leurs lèvres! vous gardez, en vos calices, l'âcre Saveur des bigarreaux et des grenades sures.

—Mais, aux bords fabuleux des fleuves du Levant, J'eus mes rêves bercés aux gazhels des Péris; Et, dans l'Antre fatal, la Dame de Mervent Scella mes yeux pensifs de ses baisers fleuris.

II

Sur la nappe ouvragée où le festin s'exalte, La venaison royale alterne aux fruits des Iles; Dans les chypres et les muscats de Rivesalte, Endormeur des soucis, ô Léthé, tu t'exiles.

—Mais l'antique hippogriffe au vol jamais fourbu, M'a porté sur son aile à la table des Dieux; Et là, dans la clarté sidérale, j'ai bu, A pleine urne, les flots du nectar radieux.

III

En ces âges maudits, insultant aux Chimères, Pareils aux
hurlements impurs des filles soûles, Jusqu'à vos pieds
d'argile, ô gloires éphémères, Montent les hosannas
sacrilèges des foules.

—Mais, sous les myrtes blancs de la sainte Délos Que
baigne l'Archipel de ses flux et reflux, Je crois ouïr mon nom
éclatant dans les lo Chantés, en le Futur, aux poètes élus.

C'était le portrait d'une jeune fille déjà mûrissante et
presque femme.

EDGAR POE.

I

Mystiques sont, là-bas, les clairs de lune bleus: O votre front
poli nimbé de clair de lune!

Berceuse est la chanson des archipels houleux: O vos
cheveux errants aux brises de la dune!

II

Sous votre pied d'airain, Astarté, foulez-nous: Voici le Koh-innor, les jades de Palmyre!

Êtes-vous la Madone adorée à genoux?

Mon âme montera comme un parfum de myrrhe!

TES MAINS

Tes mains semblant sortir d'une tapisserie Très ancienne où l'argent à l'or brun se marie, Où parmi les fouillis bizarres des ramages Se bossue en relief le contour des images, Me parlent de beaux rapt et de royale orgie, Et de tournois de preux, dont j'ai la nostalgie.

Tes mains à l'ongle rose et tranchant comme un bec Durent pincer jadis la harpe et le rebec, Sous le dais incrusté du portique ogival Ouvrant ses treillis d'or à la fraîcheur du val, Et, pleines d'onction, rougir leurs fins anneaux De chrysoprase, dans le sang des huguenots.

Tes mains aux doigts pâlis semblent des mains de Sainte Par Giotto rêvée et pieusement peinte En un coin très obscur de quelque basilique Pleine de chapes d'or, de cierges, de

reliques, Où je voudrais dormir tel qu'un évêque mort, Dans un tombeau sculpté, sans crainte et sans remord.

ARIETTE

Tu me lias de tes mains blanches, Tu me lias de tes mains fines, Avec des chaînes de pervenches, Et des cordes de capucines.

Laisse tes mains blanches,

Tes mains fines,

M'enchâîner avec des pervenches Et des capucines.

SENSUALITÉ

N'écoute plus l'archet plaintif qui se lamente Comme un ramier mourant au fond des boulingrins: Ne tente plus l'essor des rêves pérégrins Traînant des ailes d'or dans l'argile infamante.

Viens par ici: voici les féeriques décors.

Dans du Sèvres les mets exquis dont tu te sèvres, Les coupes de Samos pour y tremper tes lèvres, Et les divans

profonds pour reposer ton corps.

Viens par ici: voici l'ardente érubescence Des cheveux roux
piqués de fleurs et de bérlys, Les étangs des yeux pers, et
les roses avrils Des croupes, et les lis des seins frottés
d'essence.

Viens humer le fumet—et mordre à pleines dents A la
banalité suave de la vie,

Et dormir le sommeil de la bête assouvie, Dédaigneux des
splendeurs des songes transcendants.

I

Assez d'abstinences moroses:

De Schiraz effeuillons les roses Au bord du lac sacré,

Et que pour moi l'amour ruisselle De sa lèvre d'alme
pucelle,

Plus doux qu'un vin sucré.

II

Assez de chrysolithe terne:

Que l'on me montre la caverne

Des kohinors-soleils,

Et des saphirs plus bleus que l'onde, Et des clairs rubis de
Golconde Au sang des Dieux pareils.

III

Assez d'existence servile:

Que l'on m'emporte dans la Ville Où je serai le Khan,

Infailible comme un prophète

Et dont la justice parfaite

Prodigue le carcan.

CONTE D'AMOUR

I

La lune se mirait dans le lac taciturne, Pâle comme un grand
lis, pleine de nonchaloirs.

—Quel Lutin nous versait les philtres de son urne?—

La brise sanglotait parmi les arbres noirs; La lune se mirait dans le lac taciturne.

Baiser spirituel, son baiser, sois béni!

Dans mon cœur plein d'horreur tu ravivas la flamme, Dans mon cœur plein d'horreur, mon pauvre cœur terni.

—Ai-je effleuré sa lèvre? Ai-je humé son âme?—

Baiser spirituel, son baiser, sois béni!

O souvenir pieux, doux et mélancolique, Autour de toi ne rôde aucun parfum charnel: Paré comme un autel, saint comme une relique, Dans mon cœur saccagé tu vivras éternel, O souvenir pieux, doux et mélancolique.

II

Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs, Un amour au front pâle orné d'une couronne De roses dont la pluie a terni les couleurs.

Je veux un amour plein de sanglots et de pleurs.

Je veux un amour triste ainsi qu'un ciel d'automne, Un amour qui serait comme un bois planté d'ifs Où dans la nuit le cor mélancolique sonne; Je veux un amour triste ainsi

qu'un ciel d'automne, Fait de remords très lents et de baisers furtifs.

III

Mon cœur est un cercueil vide dans une tombe; Mon âme est un manoir hanté par les corbeaux.

—Ton cœur est un jardin plein de lis les plus beaux; Ton âme est blanche ainsi que la blanche colombe.

Mon rêve est un ciel bas où sanglote le vent; Mon avenir un tertre en friche sur la lande.

—Ton rêve est pur ainsi que la plus pure offrande, Ton avenir sourit comme un soleil levant.

Ma bouche a les venins des fauves belladones; Mes sombres yeux sont pleins des haines des maudits.

—Ta bouche est une fleur éclosée au Paradis, Tes chastes yeux sont bons comme ceux des madones.

IV

Dans les jardins mouillés, parmi les vertes branches,
Scintille la splendeur des belles roses blanches.

La chenille striée et les noirs moucheron Insultent
vainement la neige de leurs fronts: Car, lorsque vient la nuit
traînant de larges voiles, Que s'allument au ciel les
premières étoiles, Dans les berceaux fleuris, les larmes des
lutins Lavent toute souillure, et l'éclat des matins Fait
miroiter encor parmi les vertes branches Le péplum virginal
des belles roses blanches.

Ainsi, ma belle, bien qu'entre tes bras mutins, Je sente
s'éveiller des désirs clandestins, Bien que vienne parfois la
sorcière hystérie Me verser les poisons de sa bouche flétrie,
Quand j'ai lavé mes sens en tes yeux obsesseurs, J'aime
mieux de tes yeux les mystiques douceurs Que l'irritant
contour de tes fringantes hanches, Et mon amour absous de
ses désirs pervers En moi s'épanouit comme les roses
blanches Qui s'ouvrent au matin parmi les arbres verts.

V

Bientôt viendra la neige au blanc manteau d'hermine: Dans
les parcs défeuillés, sous le ciel morne et gris, Sur leurs
socles, parmi les boulingrins flétris.

Les Priapes frileux feront bien triste mine.

Alors, ma toute belle, assis au coin du feu, Aux rouges
flamboiements des bûches crépitantes, Nous reverrons, au
fond des visions latentes, Le paysage vert, le paysage bleu;

Le paysage vert et rose et jaune et mauve Où murmure
l'eau claire, en les fouillis des joncs, Où se dresse au-dessus
des fourrés sauvages Le cône menaçant de la montagne
chauve.

Nous reverrons les bœufs, les grands bœufs blancs et roux,
Traînant des chariots sous l'ardeur tropicale.

Et sur le pont très vieux la très vieille bancale Et le jeune
crétin au ricanement doux.

Ainsi nous revivrons nos extases éteintes Et nous
ranimerons nos bonheurs saccagés Et nous ressentirons nos
baisers échangés Dans les campagnes d'or et d'émeraude
teintes.

*

Hélas! n'écoutant pas la voix des sorts moqueurs Et laissant
mon esprit s'enivrer de chimères, Je ne veux pas penser que
les ondes amères Vont se mettre bientôt au travers de nos
cœurs.

VI

Rouges comme un fer de forge
Ou le taureau qu'on égorge,
Sous les regrets assassins
Nos cœurs saignent dans nos seins.

Viennent donc des sorts propices Nous garer des précipices!
Que nous nous serrions la main Sans souci du lendemain;

Qu'enfin nous puissions sans trêve, Sans redouter l'heure
brève,
Sous les ciels profonds des lits, Tordre nos corps affaiblis!

VII

Hiver: La bise se lamente,
La neige couvre le verger.

Dans nos cœurs aussi, pauvre amante, Il va neiger, il va
neiger.

Hier: c'était les soleils jaunes, Hier, c'était encor l'été,
C'était l'eau courant sous les aulnes Dans le val de maïs
planté.

Hier, c'était les blancs, les roses Lis, les lis d'or érubescent—

Et demain: c'est les passeroles, C'est les ifs plaintifs,
balançant, Balançant leur verdure dense,

Sur nos bonheurs ensevelis;

Demain, c'est la macabre danse Des souvenirs aux fronts
pâlis.

Demain, c'est les doutes, les craintes, C'est les désirs
martyrisés,

C'est le coucher sans tes étreintes, C'est le lever sans tes
baisers.

VIII

Ne ternis pas de pleurs les mystiques prunelles De tes
grands yeux navrés, striés d'or et d'agate; Laisse là
t'emporter la berceuse frégate, Par les immensités des
vagues solennelles.

Triste, je rêverai, pendant mes nuits moroses, De baisers
alanguis et de caresses brusques, De nids capitonnés où
des coupes étrusques S'exhalent les ennuis des chlorotiques
roses.

Et l'absence irritant le désir qu'elle rive, Ma passion tenace
où le souvenir veille Montera dans mon cœur, débordante et
pareille Aux fluviales eaux qui grondent sur la rive.

IX

Nous marchions, nous tenant par la main, dans la rue Où
sous les becs de gaz se heurte la cohue.

Sous les jasmins en fleur qui bordent le chemin, A l'ombre
nous marchions, nous tenant par la main.

Et ma joie est fanée avec le blanc jasmin.

Sa voix, perlant tout bas ses notes argentines, Berçait mon
cœur, ainsi qu'un psaume de matines.

Son baiser acharné, grisant comme le nuits, Faisait sourire
encor mon front chargé d'ennuis.

Et mes bras veufs en vain la cherchent dans les nuits.

X

Ce jour-là, les flots bleus susurreront plus bleus, Le long des
côtes blanches,

Et du soleil frileux, les rayons plus frileux Se joueront dans
les branches.

Malgré le rude hiver, les fleurs de l'églantier Souriront
grand'ouvertes,

Et l'on verra changer les cailloux du sentier En émeraudes
vertes.

Les loups pour les agneaux auront des soins exquis, Et sous
l'œil bon des aigles, Les grands vautours feront la cour, en
fins marquis, Aux colombes espiègles.

Les Dames, aux propos galants des séducteurs, Ne seront
pas rebelles,

Et les Almavivas, malgré les vieux tuteurs, Enlèveront leurs
belles.

Car ce jour-là, jour saint, vaillamment attendu, Dans tes
chastes prunelles,

Mes yeux retrouveront le paradis perdu Des amours
éternelles.

Car ce jour-là, les cœurs, par le bonheur brisés, Mes lèvres
dans les tiennes, Nous nous rappellerons en de nouveaux
baisers Nos caresses anciennes.

XI

La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise,
Là-bas, par les guérets,
La feuille des forêts
Qui tourne dans la bise,
Va-t-elle revenir
Verdir—la même tige?

L'eau claire des ruisseaux
Qui passe claire et vive
A l'ombre des berceaux,
L'eau claire des ruisseaux

Qui passe claire et vive,

Va-t-elle retourner

Baigner—la même rive?

LES BONNES SOUVENANCES

Irisant le ciel gris de nos mornes pensées, Ravivant les soleils éteints des renouveaux, Elles passent toujours au fond de nos cerveaux, Un bon souris sur des lèvres jamais plissées.

Leur prunelle est l'aurore, et leur natte tressée Est fulgurante ainsi que l'éclat des flambeaux.

Leur prunelle est la nuit, et, sur le cou massée, Leur chevelure est bleue ainsi que les corbeaux.

Aux accords pénétrants d'anciennes ritournelles, Elles bercent nos cœurs pleins d'ennui; ce sont elles Qui pansent doucement nos blessures mortelles, Elles qui, sur nos cils, viendront sécher nos pleurs.

—Et le temps, émondeur de beautés et de fleurs, Met sur leur front vieilli de plus fraîches couleurs.

Parmi les marronniers, parmi les Lilas blancs, les lilas violets, La villa, de houblon s'enguirlande, De houblon et de lierre rampant.

La glycine, des vases bleus pend; Des glaïeuls, des tilleuls de Hollande.

Chère main aux longs doigts délicats, Nous versant l'or du sang des muscats, Dans la bonne fraîcheur des tonnelles, Dans la bonne senteur des moissons, Dans le soir, où languissent les sons Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins, Sur les nattes et sur les coussins: Les paresseuses en les flots des tresses.

Dans la bonne senteur des lilas

Les soucis adoucis, les cœurs las Dans la lente langueur des caresses.

LA CARMENCITA

Pauvre enfant, tes prunelles vierges, Malgré leur feu diamanté,

Dans mon cœur, temple dévasté, Ne rallumeraient pas les cierges.

Pauvre enfant, les sons de ta voix — Telles les harpes
séraphiques—

De mes souvenirs maléfiques

Ne couvriraient pas les abois.

Pauvre enfant, de tes lèvres vaines, La miraculeuse liqueur

N'adoucirait pas la rancœur

Qui tarit la vie en mes veines.

Pareil au climat meurtrier

Déserté de toute colombe,

Et pareil à la triste tombe,

Où l'on ne vient jamais prier, — O la trop tard— au cours du
fleuve Inéluctable, je m'en vais,

Ayant au gré des vents mauvais Effeuillé ma couronne
neuve.

I

Dans la basilique où les pâles cierges Font briller les ors du
grand ostensor, Sur les feuillets des missels à fermoir
Courent les doigts fins des pudiques vierges.

Elle t'attendait, la vierge aux yeux bleus, Mais tu n'as pas su
lire dans ses yeux—

Dans la basilique, aux clartés des cierges.

II

Dans la chambre rose où les lilas blancs Mêlaient leurs
parfums aux tiédeurs des bûches, Cette présidente en
peignoir à ruches, Quand elle jouait avec ses perruches,
Sangdieu! qu'elle avait des regards troublants!

Tu n'as pas cueilli les beaux lilas blancs, Tu n'as pas cherché
les secrets troublants Du peignoir à traîne avecques des
ruches, Dans la chambre rose où les lilas blancs Mêlaient
leurs parfums aux tiédeurs des bûches.

Oisillon bleu couleur-du-temps, Tes chants, tes chants:

Dorlotent doucement les cœurs

Meurtris par les destins moqueurs.

Oisillon bleu couleur-du-temps, Tes chants, tes chants:

Donnent de nouvelles vigueurs

Aux corps minés par les langueurs.

Oisillon bleu couleur-du-temps, Tes chants, tes chants:

Font revivre les Espoirs morts Et terrassent les vieux
Remords, Oisillon bleu couleur-du-temps, Je t'ai cherché
longtemps, longtemps, Par mont, par val et par ravin En
vain, en vain!

CHIMÆRA

J'allumai la clarté mortuaire des lustres Au fond de la crypte
où se révulse ton œil, Et mon rêve cueillit les fleuraisons
palustres Pour ennoblir ta chair de pâleur et de deuil.

Je proférai les sons d'étranges palatales, Selon les rites des
trépassés nécromants, Et sur ta lèvre teinte au sang des
digitales Fermentèrent soudain des philtres endormants.

Ainsi je t'ai créé de la suprême essence, Fantôme
immarcessible au front d'astres nimbé, Pour me purifier de

la concupiscence, Pour consoler mon cœur dans l'opprobre
tombé.

Les roses jaunes ceignent les troncs Des grands platanes,
dans le jardin Où c'est comme un tintement soudain D'eau
qui s'égoutte en les bassins ronds.

Nul battement d'ailes, au matin; Au soir, nul souffle
couchant les fronts Des lis pâlis, et des liserons

Pâlis au clair de lune incertain.

Et dans ce calme où la fraîcheur tombe, C'est comme un
apaisement de tombe, Comme une mort qui lente viendrait
Sceller nos yeux de sa main clémente, Dans ce calme où
rien ne se lamente Ou par l'espace, ou par la forêt.

LE DÉMONIAQUE

Ai-je sucé les sucs d'innomés magistères?

Quel succube au pied bot m'a-t-il donc envoûté?

Oh! ne l'être plus, oh! ne l'avoir pas été!

Suc maléfique, ô magistères délétères!

Point d'holocauste offert sur les autels des Tyrs, Point
d'âpres cauchemars, d'affres épileptiques!

Seuls les rêves pareils aux ciels clairs des tryptiques, Seuls
les désirs nimbés du halo des martyrs!

Qui me rendra jamais l'Hermine primitive, Et le Lis virginal,
et la sainte Forêt Où dans le chant des luths, Viviane
apparaît Versant les philtres de sa lèvre fugitive!

Hélas! hélas! au fond de l'Erèbe épaissi, J'entends râler mon
cœur criblé comme une cible.

—Viendra-t-on te briser, sortilège invincible?—

Hâte-toi, hâte-toi, bon Devin, car voici Que l'Automne se
met à secouer les Roses, Et que les jours rieurs s'effacent
au lointain, Et qu'il va s'éteignant le suave Matin: —Et
demain, c'est trop tard pour les Métamorphoses!

Les bras qui se nouent en caresses pâmées, Le cordial bu du
baiser animal,

Les cheveux qu'on tord, les haleines humées, Des nerfs
énervés apaisent-ils le mal?

O nos visions les toujours affamées!

O les vœux sonnant ainsi qu'un faux métal!

En nos âmes, inéluctables Némées,
Qui viendra terrasser le monstre fatal?

Et puisqu'il faut que toutes coupes soient brèves, Puisqu'il
faut en vain sur d'impossibles grèves Chercher le népenthès
et le lotus d'or; Ne vaudrait-il mieux le Désir qu'on triture:
Ne vaudrait-il mieux te voler ta pâture, Dégoût carnassier, ô
funèbre condor!

ACCALMIE

I

Lorsque sous la rafale et dans la brume dense, Autour d'un
frêle esquif sans voile et sans rameurs, On a senti monter
les flots pleins de rumeurs Et subi des ressacs
l'étourdissante danse, Il fait bon sur le sable et le varech
amer S'endormir doucement au pied des roches creuses,
Bercé par les chansons plaintives des macreuses, A l'heure
où le soleil se couche dans la mer.

II

Que l'on jette ces lis, ces roses éclatantes, Que l'on fasse
cesser les flûtes et les chants Qui viennent raviver les

luxures flottantes, A l'horizon vermeil de mes désirs
couchants.

Oh! ne me soufflez plus le musc de votre haleine, Oh! ne me
fixez pas de vos yeux fulgurants, Car je me sens brûler,
ainsi qu'une phalène, A l'azur étoilé de ces flambeaux
errants.

Oh! ne me tente plus de ta caresse avide, Oh! ne me verse
plus l'enivrante liqueur Qui coule de ta bouche—amphore
jamais vide—

Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cercueil d'érable, Dans la
sérénité de sa conversion; Avec les regrets vains d'un
bonheur misérable, Ne trouble pas la paix de l'absolution.

III

Feux libertins flambant dans l'Auberge fatale Où se vautre
l'impénitence des dégoûts, Où mon âme a brûlé sa robe de
vestale, —Éteignez-vous!

Par les malsaines nuits de crimes traversées, Hippogriffes
du Mal, femelles des hiboux, Qui prêtiez votre essor à mes

lâches pensées, —Envolez-vous!

Salamandres-désirs, sorcières-convoitises Qui hurliez dans
mon cœur avec des cris de loups La persuasion de toutes
les feintises, —Ah! taisez-vous!

IV

J'ai trouvé jusqu'au fond des cavernes Alpines L'antique
Ennui niché,

Et j'ai meurtri mon cœur pantelant, aux épines De l'éternel
Péché.

O sagesse clémente, ô déesse aux yeux calmes, Viens
visiter mon sein,

Que je m'endorme un peu dans la fraîcheur des palmes,
Loin du Désir malsain.

V

Mon cœur, mon cœur fut la lanterne Éclairant le lupanar
terne;

Mon cœur, mon cœur fut un rosier, Rosier poussé sur le fumier.

Mon cœur, mon cœur est le blanc cierge Brûlant sur un cercueil de vierge; Mon cœur, mon cœur est sur l'étang Un chaste nénuphar flottant.

VI

O mer immense, mer aux rumeurs monotones, Tu berças doucement mes rêves printaniers; O mer immense, mer perfide aux mariniers, Sois clémente aux douleurs sages de mes automnes.

Vague qui viens avec des murmures câlins Te coucher sur la dune où pousse l'herbe amère, Berce, berce mon cœur comme un enfant sa mère, Fais-le repu d'azur et d'effluves salins.

Loin des villes, je veux sur les falaises mornes Secouer la torpeur de mes obsessions, —Et, mes pensers, pareils aux calmes alcyons, Monteront à travers l'immensité sans bornes.

MUSIQUE LOINTAINE

La voix, songeuse voix de lèvres devinées, Éparse dans les sons aigus de l'instrument, A travers les murs sourds filtre implacablement, Irritant des désirs et des langueurs fanées.

Alors, comme sous la baguette d'un sorcier, Dans mon esprit flottant la Vision se calque: *Blanche avec des cheveux plus noirs qu'un catafalque, Frêle avec des rondeurs plus lisses que l'acier.*

_Dans le Jade se meurt la branche de verveine.

Les tapis sont profonds et le vitrail profond.

Les coussins sont profonds et profond le plafond.

Nul baiser attristant, nulle caresse vaine._

La voix, songeuse voix de lèvres devinées, Éparse dans les sons aigus de l'instrument, A travers les murs sourds filtre implacablement, Irritant des désirs et des langueurs fanées.

C'est par l'effet trompeur de Maya que le principe intelligent paraît revêtu de tant de formes; mais la contemplation est comme un glaive avec lequel les hommes sages tranchent le lien de l'action qui enchaîne la conscience.

BHAGAVATA-POURANA.

Être serein ainsi qu'un roc inaccessible, Sans souci de
chercher l'oubli de ses pensées; L'âme close aux sanglots
des Lyres cadencées, Aux rêves hasardeux ne pas servir de
cible.

Aux ors incandescents des trésors des Palmyres, Aux perles
des Ophirs—aveugles ses prunelles; La vertèbre rétive aux
visions charnelles Éparses dans l'odeur énervante des
myrrhes.

Le Temps pétrifié sur les feuillets du Livre.

Le Ciel du Cœur uni comme un métal; sans rides, O
Sensibilité, tes surfaces virides; L'Aube pareille au
Crépuscule: O ne pas vivre!

HOMO FUGE

Il fut vu, en sa main ainsi piquée, un écrit comme d'un sang
de mort, en ces mots latins: «O Homo fuge!» qui est à dire:
O

homme, fuis-t'en de là, et fais le bien.

La légende de Fauste.

I

Sur l'arbre et la bête de somme, Sur le fauve altier, et sur
l'homme Inutilement révolté,

Monstre de pleurs et de sang ivre, DÉSIR formidable DE
VIVRE,

Tu fais peser ta volonté.

II

Pour vaincre l'austère NON-ÊTRE

Tu dis aux succubes de naître, Et de ta main tu prodiguas:

Les bijoux aux prostituées,

Et les couronnes polluées

Autour du front des renégats.

III

Expert en les dialectiques,

Tu parles et tu sophistiques
Avec ta voix de clair métal:
Et les Tentations pullulent,
Et les Tentations ululent
Dans l'ombre du Ravin fatal.

IV

Car tu sais pour damner notre âme Faire jaillir la Pure-
Flamme
Dans l'œil des hiboux et des freux; Tu connais les
accoutumances
Des devins, et les nigromances Et les hocuspocus affreux.

V

Sous la Comète et sous la Lune, En tunique de pourpre
brune,
Très blanche avec des cheveux blonds, Près du lac où
nagent les cygnes, Ta feinte candeur a des signes Qui
parlent des sentiers oblongs.

VI

A travers les chaudes haleines Des tabacs et des
marjolaines, De nos vœux, tu guides l'essor, Où dans sa
fière nonchalance,

La Fleur-Charnelle se balance

Pareille au grand lis nimbé d'or.

VII

Mais ta promesse n'est que leurre!

Bientôt, bientôt sonnera l'heure Du Chevalier au pied
fourché,

Et nous savons bien que tu caches Sous les velours et les
panaches, Toute la hideur du Péché.

VIII

Oh! qu'il vienne un autre Messie Secouer l'antique inertie,

Qu'il vienne en ses rédempctions: *Détruire l'œuvre de la
Femme*

Et te faucher, désir infâme

Des neuves générations.

TABLE

Remembrances 7

Bouquet à la Græfin 21

Otilie 23

Ode 25

Mystiques sont là-bas 27

Tes Mains 29

Ariette 31

Sensualité 33

Assez d'abstinences 35

Conte d'amour 37

Les bonnes souvenances 59

Parmi les marronniers 61

La Carmencita 63

Dans la basilique 65

Oisillon bleu 67

Chimæra 69

Les Roses jaunes 71

Le Démoniaque 73

Les bras qui se nouent en caresses 75

Accalmie 77

Musique lointaine 87

Être serein ainsi qu'un roc 89

Homo fuge 91

ÉVREUX, IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY